

*Fiction & Cie*



Éric Marty

POURQUOI  
LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE  
A-T-IL PRIS SADE  
AU SÉRIEUX ?

e s s a i

*Seuil*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

COLLECTION  
«Fiction & Cie»  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-104912-1

© Éditions du Seuil, mars 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)  
[www.fictionetcie.com](http://www.fictionetcie.com)

## Préambule

Pourquoi le xx<sup>e</sup> siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?

Au cœur de toute question, se niche une assertion. Le xx<sup>e</sup> siècle, *en effet*, a pris Sade au sérieux. Ce sérieux a pu être l'effroi, la gravité, l'humour retourné en rire pétrifié, la criminalisation de Sade, la prise en compte de son importance philosophique, le rôle soudain émancipateur donné au sujet pervers, l'irruption de la pulsion de mort comme axe du monde et de l'histoire des hommes... Et, au fond, du seul fait de vérifier l'ampleur de ce sérieux, d'en mesurer la nature, d'évaluer ses nuances, ses variantes, ses contradictions, il nous semble que la réponse au « pourquoi » viendra d'elle-même sans qu'on ait besoin de la formuler.

Les quelques pages de ce préambule ont donc pour ambition d'aborder une autre question. Celle du siècle. Quel xx<sup>e</sup> siècle ?

Les ruptures ne s'opèrent qu'à partir d'un déjà-là : présences silencieuses, existences larvaires, faits souterrains, enfouis, inaperçus, et qui n'apparaissent comme précurseurs que rétrospectivement : c'est là que se situe l'activité historique elle-même, son *travail*, qui n'est jamais seulement dirigé vers l'avenir mais qui, sans cesse, dévore, régurgite et reconfigure le passé, le réordonne au présent, et le rend, par là même, si fascinant, si profondément désirable, et presque contemporain de nous-mêmes au point qu'on croit pouvoir dialoguer avec lui.

Par exemple, c'est bien le xx<sup>e</sup> siècle qui met au jour et illumine la présence de Sade au siècle précédent, et qui peut-être même

invente cette présence, l'exagère en tout cas, et peut nous donner l'illusion de sa survie dans le silence qui a recouvert sa personne et son œuvre, après sa mort, le 2 décembre 1814, en plein cœur du désastre et du chaos napoléoniens, à Charenton, dans cet asile d'aliénés où il vivait depuis le 27 avril 1803.

Dans ce silence du XIX<sup>e</sup> siècle, il y a eu, certes, des lecteurs effectifs de Sade, Stendhal, par exemple<sup>1</sup>. Et l'on pourrait se plaire à lire *Le Rouge et le noir* comme un roman sadien : il a en partage avec Sade une conception machiavélienne de l'histoire et de la politique, il joue avec les catégories sadiennes de l'énergie et de l'apathie, autour de la mort, de la figure du condamné à mort, de la Terreur, il met en scène un fantasme commun, celui de la tête tranchée, portée par Mathilde dans le roman de Stendhal et par la reine de France dans *Histoire de Juliette*. Mais les rares mentions du nom de Sade dans le *Journal* de Stendhal sont bien décevantes : « De Sade ne peint qu'un seul sentiment : le regret du rang perdu, non les peintures des caractères. Style plus franc, plus homme sans morale que celui de M. de Balzac, mais rien de doux, de tendre, d'humain<sup>2</sup>. »

Et il y en a tant d'autres, de ces lecteurs réels ou imaginaires de Sade : Chateaubriand, Balzac, Barbey d'Aurevilly, Mirbeau, Huysmans, les Goncourt, Taine, Sainte-Beuve voyant en Sade l'inspireur clandestin des « modernes<sup>3</sup> »... et Rimbaud réclamant les œuvres de Sade à la British Library au cours d'un de ses séjours à Londres, en 1873<sup>4</sup>. On connaît également le mot célèbre de Baudelaire de *Mon cœur mis à nu* dans ses « Notes » sur *Les Liaisons*

1. Sur Stendhal lecteur de Sade, voir l'article d'Alain Goldschläger, « Stendhal, mauvais disciple de Sade », in *L'Année stendhalienne*, IV, 2005, Honoré Champion.

2. Le 13 mars 1835, in *Œuvres intimes*, t. II, éd. par Vittorio Del Litto, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1982, p. 240.

3. Voir son article de la *Revue des Deux Mondes* de juillet 1843 : « Quelques vérités sur la situation de la littérature ».

4. Jean-Jacques Lefrère, *Arthur Rimbaud*, Fayard, 2001, p. 522. On se rappellera à ce propos l'envoi de la « Ballade de la mauvaise réputation » de Verlaine au « très haut Marquis de Sade ».

*dangereuses*: « George Sand inférieure à de Sade<sup>1</sup> », où se constitue déjà le premier motif fort du sérieux sadien : la subversion de Sade comme arme de guerre contre tous les progressismes, George Sand étant pour Baudelaire la figure même de la « belle âme » de gauche. Et là encore, comment ne pas rêver, avec l'auteur des *Fleurs du mal*, à cette phrase baudelairienne que Sade, en un double octosyllabe, place dans la bouche d'un des plus cruels personnages, Saint-Fond : « Je suis la plante vénéneuse qu'elle [la Nature] a fait naître au pied du baume<sup>2</sup>. » À la fin du siècle, il y a bien également Léon Bloy, grand lecteur de Sade et de Lautréamont comme Blanchot, qui, à propos de Barbey d'Aurevilly, écrit : « Ce qu'on entend par sadisme est-il autre chose qu'une famine enragée d'absolu, transférée dans l'ordre passionnel et demandant aux pratiques de la cruauté le condiment des pratiques de la débauche<sup>3</sup> ? »

Pourtant, malgré Baudelaire, Rimbaud ou Bloy, le XIX<sup>e</sup> siècle a moins affaire à Sade qu'au sadisme, qu'à son propre sadisme, à son Mal singulier, comme l'atteste cette autre réaction de Bloy, lors de l'incendie du Bazar de la Charité du 4 mai 1897, qui fit 130 morts : « J'espère, mon cher André, ne pas vous scandaliser en vous disant qu'à la lecture des premières nouvelles de cet événement épouvantable, j'ai eu la sensation nette et *délicieuse* d'un poids immense dont on aurait délivré mon cœur. Le petit nombre des victimes, c'est vrai, limitait ma joie<sup>4</sup>. »

Et, quand le XIX<sup>e</sup> siècle s'occupe de Sade lui-même, il n'en peut lire qu'une œuvre profondément lacunaire ; les livres de Sade n'ont pratiquement pas été réédités depuis la fin du siècle précédent. Qu'ont lu de Sade ceux qu'on a cités ? *Justine* vraisemblablement, et quoi d'autre ? Sans doute Sade appartient-il encore à

1. Pour Baudelaire, voir les *Écrits sur la littérature*, Le Livre de Poche, 2005, p. 543. Le texte doit dater des années 1865-1867.

2. *Histoire de Juliette*, t. I, 2<sup>e</sup> partie, 10/18, p. 424.

3. *Belluaires et porchers (1884-1894)*, J.-J. Pauvert, « Libertés », 1965, p. 126.

4. *Mon Journal*, lettre à André R., mai 1897, *Journal*, t. I : 1892-1907, présenté par Pierre Glaudes, Robert Laffont, « Bouquins », 1999, p. 199.

un folklore, celui du libertinage auquel il est, en fait, si étranger, ou à celui, frelaté et obscur, de l'enfer des bibliothèques.

De sorte que le XIX<sup>e</sup> siècle peut globalement se caractériser par une position inverse à celle du XX<sup>e</sup> siècle : il ne prend pas Sade au sérieux. Et on peut, à ce titre, penser au portrait de Flaubert proposé par Goncourt :

« Flaubert, une intelligence hantée par M. de Sade, auquel il revient toujours, comme à un mystère qui l'affriole. Friand de la turpitude au fond, la cherchant, heureux de voir un vidangeur manger de la merde et s'écriant, toujours à propos de Sade : "C'est la bêtise la plus amusante que j'aie rencontrée!"<sup>1</sup> »

Pour faire goûter tout de suite la valeur de ce mot, on lui opposera celui de Georges Bataille sur Sade :

« Il n'est pas possible de plaisanter à partir d'un certain point. Il n'est pas possible de plaisanter précisément parce que le déchaînement des passions est en jeu, et parce que le déchaînement des passions est le bien, qui a toujours su animer les hommes de la façon que nous avons vue, et qui leur a permis de se conduire avec une brutalité sans exemple, même alors qu'ils réduisent le bien aux pauvres choses que nous savons<sup>2</sup>! »

Nous reviendrons plus tard sur ce propos essentiel qui fait allusion à la brutalité historique sans exemple que le XX<sup>e</sup> siècle a dévoilée, mais on mesure tout de suite l'extrême densité, voire l'extrême hermétisme qui est conféré à cette catégorie du « déchaînement » que Bataille place au cœur secret de l'Histoire, et qui pose l'interdit de plaisanter.

Le mot de Bataille – « Il n'est pas possible de plaisanter » – est sans doute typique du sérieux avec lequel tout le XX<sup>e</sup> siècle

1. E. et J. de Goncourt, *Journal*, t. I, Robert Laffont, « Bouquins », 1989, p. 417 (année 1858).

2. « Le mal dans le platonisme et dans le sadisme », *Œuvres complètes*, t. VII, Gallimard, 1976, p. 372-373.

accueille Sade et le lit. Apollinaire n'écrit-il pas de Sade : « Cet homme qui peut ne compter pour rien durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle pourrait bien dominer le XX<sup>e</sup> »<sup>1</sup> ? Cette déclaration, si prophétique, est confirmée par la remarque de Michel Foucault, en 1970 : « Les choix opérés par Sade sont bien plus importants pour nous qu'ils ne l'étaient pour le XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>2</sup>. »

Les contre-exemples ne sont pas si nombreux. Swinburne, qui est le premier à voir, dans les monstrueuses tueries, les dépopulations et les génocides sadiens, les événements précurseurs des grands massacres de masse du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle – il pense à l'épopée sanglante de Napoléon – et qui donc pressent, grâce à Sade, une universalisation à venir de la terreur humaine, est parmi les premiers à avoir une lecture moderne de Sade :

« Au milieu de cette bruyante épopée impériale on voit en flamboyant cette tête foudroyée, cette vaste poitrine sillonnée d'éclairs, l'homme-phallus, profil auguste et cynique, grimace de titan épouvantable et sublime ; on sent circuler dans ces pages maudites comme un frisson d'infini, vibrer sur ces lèvres brûlées comme un souffle d'idéal orageux. Approchez et vous entendrez palpiter dans cette charogne boueuse et sanglante des artères de l'âme universelle, des veines gonflées de sang divin. Ce cloaque est tout pétri d'azur ; il y a dans ces latrines quelque chose de Dieu. Fermez l'oreille au cliquetis des baïonnettes, au jappement des canons ; détournez l'œil de cette marée mouvante des batailles perdues ou gagnées ; alors vous verrez se détacher sur cette ombre un fantôme immense, éclatant, inexprimable ; vous verrez poindre au-dessus de toute une époque semée d'astres la figure énorme et sinistre du marquis de Sade »<sup>3</sup>. »

1. « Introduction à l'œuvre du marquis de Sade » (1909), in *Les Diables amoureux, Œuvres en prose complètes*, t. III, sous la responsabilité de Pierre Caizergue et Michel Decaudin, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1993, p. 799.

2. « Folie, littérature, société » (décembre 1970), in *Dits et écrits*, t. I, Gallimard, « Quarto », 2001, p. 975.

3. Le propos de Swinburne est cité par Bataille en épigraphe de son chapitre sur Sade dans *La Littérature et le mal*. Il s'agit d'un texte critique de Swinburne

Il faut attendre donc le xx<sup>e</sup> siècle pour que Sade soit véritablement pris au sérieux, pour que tout simplement il soit lu, grâce au travail de Maurice Heine, par exemple, qui donne la première édition exacte du chef-d'œuvre que l'on croyait perdu, *Les 120 Journées de Sodome* (1931-1935<sup>1</sup>), et grâce à tant d'autres.

On dira alors que le xx<sup>e</sup> siècle rencontre Sade à travers deux périodes distinctes. Il y aurait une première période – que nous n'aborderons pas ou très peu – et dont les deux noms extrêmes sont d'une part Apollinaire et d'autre part Jean Paulhan, et dont le point de convergence serait le surréalisme. Et puis une seconde période qui sera donc *notre xx<sup>e</sup> siècle*, et qui va de Klossowski à Pasolini.

Ce qui sépare les deux séquences n'est pas bien sûr une cloison étanche. La première partie du xx<sup>e</sup> sadien est une période de construction de matériaux mythologiques, d'accumulation d'images, de légendes, d'informations, de savoir, c'est aussi un moment fondamental d'activisme éditorial grâce auquel, malgré la censure, les œuvres de Sade commencent à être rééditées, diffusées ou tout simplement découvertes comme on l'a vu pour *Les 120 Journées de Sodome*. Il y a plus, puisque dès ce moment paraissent les premières interventions décisives de Klossowski<sup>2</sup>, et bien sûr celles de Bataille.

sur l'un de ses hétéronymes, Ernest Clouët (1862), qu'on peut lire dans *Apologie de Sade*, Éditions À l'Écart, 1993, p. 145. Néanmoins, dans une de ses lettres à R.M. Milnes, Swinburne prend également le parti de rire de Sade (*op. cit.*, p. 150). Sur la présence du concept d'extermination et de crimes de masse chez Sade, on ne citera ici comme exemple que le projet de Saint-Fond de « dévastation de la France », projet détaillé qui passe par l'asservissement, la déculturation des masses, la destruction des hôpitaux et asiles, la technique des famines, etc. (*Histoire de Juliette*, t. II, 3<sup>e</sup> partie, 10/18, p. 92-93), et l'on trouve l'idée très moderne de la destruction de masse par le massacre « en un seul jour » de plusieurs milliers de personnes (*op. cit.*, p. 119).

1. Édition en trois volumes chez Stendhal et Cie.

2. Par exemple « Éléments d'une étude psychanalytique du marquis de Sade » (*Revue de psychanalyse*, 1933, t. VI, n° 3-4), ou « La monstruosité intégrale » (*Acéphale*, n° 1, juin 1936)...

La mythologie sadienne qui se forge alors, et qui survivra d'ailleurs à la Seconde Guerre mondiale, est très simple mais forte. Elle fait de Sade une victime absolue, mais une victime *noire* qui servira de modèle plus ou moins conscient pour des écrivains comme Céline ou plus tard Genet<sup>1</sup>. Mythe d'un Sade révolutionnaire, radical, quasi-cause de la Révolution puisque se diffuse la vraie et fausse légende selon laquelle ce serait du fait de ses cris, alors qu'il est embastillé, de ses appels aux citoyens qu'il aurait lancés à l'aide d'un porte-voix, un « tuyau de fer-blanc<sup>2</sup> », que le peuple de Paris aurait pris la Bastille le 14 juillet 1789 ; mythe d'un Sade sans visage ; mythe d'un Sade dont le dernier vœu est de « faire disparaître toute trace de sa présence terrestre » et « que sa mémoire s'efface de l'esprit des hommes<sup>3</sup> ». Mythe d'un

1. Il y aurait beaucoup à dire sur la dimension sadienne de Céline et par exemple sur ce long passage de *Bagatelles pour un massacre* où il évoque le Bulgare Borokrom qui, comme un maître sadien d'*Histoire de Juliette*, rêve d'être le roi haï, « haï à mort », d'un immense royaume : « J'aurais été de mon côté royal plus fumier encore si possible que tous mes sujets à la fois... absolument sans pitié... sans parole... sans merci... J'aurais gouverné cette masse haineuse encore plus haineusement et absolument solitaire ! par la menace, les exécutions, l'outrage et le défi perpétuel [...] J'aurais organisé d'immenses concours de rosiers et de rosières... pour les fouetter tous et toutes ensuite à mort... devant toute la populace... » (*op. cit.*, Denoël, 1937, p. 219-220). Quant à Genet, l'analogie est permanente, ne serait-ce que parce qu'il s'agit, comme avec Sade, d'une écriture carcérale, mais une simple phrase comme celle de Juliette : « Plus je trahis et mieux je bande » (*Histoire de Juliette*, t. II, 3<sup>e</sup> partie, 10/18, p. 12), ou les propos de Sade sur le lien entre la jouissance et l'échafaud (*ibid.*, p. 336), l'usage quasi identique de la figure du pape chez Genet (voir sa pièce *Elle*) et Sade (*ibid.*, t. II, 4<sup>e</sup> partie, p. 433-450), et enfin le même culte transgressif des roses, tout cela et tant d'autres éléments font de Genet une figure proche de celle de Sade. Nous y reviendrons dans les dernières pages de ce livre.

2. Lettre de Sade du 8 mars 1794 au Comité de sûreté générale, citée par Jean-Jacques Pauvert, *Sade vivant*, t. III, Robert Laffont, 1990, p. 126.

3. Cité par Breton dans l'*Anthologie de l'humour noir*, Le Livre de Poche, 1970, p. 41. Ce « mythe » se superpose en fait à celui de Rimbaud et procède de l'assimilation, procédé typique du mythe. Pauvert remarque que, dans une lettre de 1811, Sade émet au contraire le désir que ses cendres soient déposées à Saumane (*Sade vivant*, t. III, p. 433). Et, au chapitre x de *La Nouvelle Justine*,

Sade quasi communiste, d'un Sade innocent et victime de *tous les pouvoirs*, du pouvoir monarchique, du pouvoir républicain, du pouvoir révolutionnaire, du pouvoir napoléonien, qui l'enferment tour à tour à Vincennes (1778-1784), à la Bastille (1784-1789), à l'hospice religieux de Charenton (1789-1790), aux Madelonnettes, à la maison des Carmes, à la prison de Saint-Lazare, puis à Picpus (1793-1794), à Sainte-Pélagie et à Bicêtre (1801-1803), et de nouveau à Charenton de 1803 jusqu'à sa mort... Figure que l'on s'emploie à dédouaner d'une manière parfois naïve ou angélique, et cela surtout du fait des bénédictins du sadisme, comme ses grands éditeurs et biographes, Maurice Heine et Gilbert Lely, qui définissent Sade comme « le génie le plus atrocement calomnié de l'histoire des hommes » et dont l'existence peut être qualifiée d'« héroïque<sup>1</sup> » : saint Sade.

D'une certaine manière, c'est Paulhan – figure de transition – qui semble alors clore cette première période avec la préface qu'il publie en 1945 pour *Les Infortunes de la vertu*, première version de *Justine*, inconnue jusqu'à la découverte du manuscrit par Apollinaire en 1909, et sa publication en 1930 par Maurice Heine. Paulhan, qui est un lecteur assidu de Sade et qui, avec Bataille et peut-être Thierry Maulnier, aura fait découvrir Sade à Maurice Blanchot, reste en grande partie un lecteur d'avant-guerre. Il appelle Sade « le divin marquis », comme Apollinaire, et il passe beaucoup de temps à blanchir Sade des crimes dont on l'a accablé. Mais il n'y a pas que ces attitudes déjà un peu désuètes. Il y a, d'un

Sade n'évoque-t-il pas la figure de « ces écrivains pervers, dont la corruption est si pernicieuse, si active, qu'ils n'ont pour but, en imprimant leurs affreux systèmes, que d'étendre au-delà de leur vie, la source de leurs crimes » (chap. x, 10/18, p. 367) ? Saint-Fond, dans *Histoire de Juliette*, explique à l'héroïne : « Ah ! je voudrais, ainsi qu'Hérode, prolonger mes férociétés au-delà du tombeau » (t. I, 2<sup>e</sup> partie, 10/18, p. 336).

1. Préface de Gilbert Lely à Maurice Heine, *Le Marquis de Sade*, Gallimard, 1950, p. 9. Sur Gilbert Lely et Sade, voir le très beau texte d'Yves Bonnefoy, « La cent-vingtième journée », paru dans *Critique*, mai 1958, repris dans *L'Improbable et autres essais*, Gallimard, « Folio », 1992.

tout autre côté, son insistance très moderne à sadiser l'univers (Marx, Baudelaire, Joseph de Maistre, Swinburne, Lautréamont, Pouchkine, Chateaubriand...). Il y a aussi les liens qu'il établit entre Sade et la philosophie des Lumières, entre les *120 Journées* et la structure de l'*Encyclopédie*, et cette idée de faire de Sade l'encyclopédiste le plus rigoureux qui soit, « celui qui ne triche pas<sup>1</sup> ». Il y a le peu de ménagement avec lequel il traite l'Autre de Sade, à savoir Rousseau. Il y a enfin ce mot très brillant par lequel il compare Justine à Œdipe<sup>2</sup>, et sur lequel il ne s'explique pas, mais que l'on peut comprendre ainsi : comme Œdipe face au Sphinx, Justine est celle qui, contrairement aux autres victimes, parvient à survivre à la confrontation avec les tueurs. Comme Œdipe, devant le Sphinx, répond : « C'est l'homme », et par sa réponse donne à l'homme une place qui le délivre de l'enveloppe monstrueuse et archaïque dans laquelle le Sphinx voudrait l'enfermer : quatre pieds le matin, deux pieds à midi, trois pieds le soir..., Justine, face aux monstres qui tentent de l'anéantir, et à l'énigme du désir, répond, elle, obstinément : « La femme. »

Ce qui, malgré tout, emprisonne Paulhan dans le regard porté par la première partie du siècle, et empêche qu'on le situe avec les Modernes, c'est qu'il ne peut s'empêcher de considérer Sade comme *un cas*, comme une particularité, et, de ce fait, se trouve incapable de le prendre totalement au sérieux. Il termine son texte par un dernier mot d'esprit, bien moins profond que celui sur Œdipe, en disant de Sade : « Justine, c'est lui<sup>3</sup> ! », à la manière de Flaubert et Bovary : il replie le personnage sur l'auteur, l'auteur sur le personnage, par une pirouette sans suite.

C'est toute la première partie du siècle qui se tient dans cette oscillation incarnée parfaitement par Paulhan. Le fait qu'André

1. Préface aux *Infortunes de la vertu*, [1945], Gallimard, « Folio Classique », 1980, p. 27. Voir aussi « *Les Infortunes de la vertu* du marquis de Sade », *La Nouvelle Revue française*, septembre 1930.

2. « Justine ou le nouvel Œdipe », *ibid.*, p. 30.

3. *Ibid.*, p. 51.

Breton place Sade dans son *Anthologie de l'humour noir* (1939) n'est pas anecdotique. Breton doute du sérieux de Sade. Dans sa présentation, il attire essentiellement notre attention sur les passages qui sont, écrit-il, d'une « outrance manifeste », outrance qui « détend le lecteur en lui donnant à penser que *l'auteur n'est pas dupe*<sup>1</sup> ». Et Breton ajoute :

« C'est lui qui, dans la vie, semble avoir inauguré, d'ailleurs terriblement à ses dépens, le genre de la mystification sinistre confinant à "l'assassinat amusant" au sens où l'entendra plus tard Jacques Vaché<sup>2</sup>. »

On ne peut pas être plus mauvais lecteur de Sade que ne l'est ici André Breton<sup>3</sup>. Quant à l'extrait qu'il propose pour son anthologie, il s'agit d'un passage d'*Histoire de Juliette* où Minski fait avancer et bouger des « meubles » composés de jeunes filles nues qui servent à s'asseoir, manger... : rien en effet de plus « surréaliste », mais dans ce que le surréalisme peut parfois avoir de kitsch, à mi-chemin entre l'esthétique de Lewis Carroll et celle des films de Cocteau<sup>4</sup>.

On ne peut pas entrer ici dans le détail disparate de la lecture surréaliste de Sade, et par exemple dans la querelle entre Breton et Bataille sur Sade dans les années 30, dont fait état le *Second manifeste du surréalisme*. La polémique tourne autour de la

1. *Anthologie de l'humour noir*, éd. cit., p. 39.

2. *Ibid.*, p. 40. Voir aussi ce que Breton écrit sur Sade dans *L'Amour fou* (*Œuvres complètes*, t. II, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 762).

3. Maurice Nadeau, fidèle de Breton, consacre un chapitre à « Sade surréaliste », mais reste bien court sur cette question. Voir Maurice Nadeau, « Exploration de Sade », in *Œuvres de Sade*, textes choisis par Maurice Nadeau, Éditions de la Jeune Parque, 1947. Il est d'autres exemples d'incompréhension de Sade à cette époque : voir André Suarès, « Le marquis de Sade », [1936], in *Ames et visages, de Joinville à Sade*, Gallimard, 1989.

4. Notons que Breton cite également cette scène dans *De la survivance de certains mythes et de quelques autres mythes en croissance ou en formation* (1942), in *Œuvres complètes*, t. III, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 141. Cette scène n'est pas spécifique à Sade, on la retrouve, avant lui, dans *La Paysanne perversie* de Rétif de La Bretonne par exemple.

légende des roses que Sade, enfermé avec les fous à Charenton, effeuillait, paraît-il, sur « le purin d'une fosse ». Légende rapportée par Bataille<sup>1</sup>, et que Breton renvoie aux idées « pathologiques » de celui-ci, à son goût délirant pour la souillure et pour les immondices, et qu'il aseptise par une interprétation strictement allégorique, et une défense de la « parfaite intégrité de la pensée et de la vie » de Sade<sup>2</sup>. Cette querelle apparaît aujourd'hui bien datée par les questions qu'elle soulève<sup>3</sup>.

On ne peut évidemment ignorer la grande profondeur avec laquelle certains surréalistes ont lu Sade et, parmi eux, René Char qui, de sa lecture, imprègne des pages essentielles de la préface écrite par Foucault, en 1961, pour son *Histoire de la folie*. Char le plus sadien, et le plus sadique de tous, mais dont la lecture de Sade est peut-être essentiellement érotique ou ésotérique comme l'atteste la figure sadienne de « l'homme violet », figure du Maître, de l'Ami et de l'initiateur secret, clandestin<sup>4</sup>. En réalité, Char

1. Le texte de Bataille s'intitule « Le langage des fleurs » (*Documents*, n° 3, juin 1929, in *Œuvres complètes*, t. I, Gallimard, 1970, p. 173-178). Cette anecdote appartient à la légende un peu frêlée de Sade rapportée par Apollinaire, qui n'y croit guère (*op. cit.*, p. 795). Bataille aurait mieux fait de citer ce mot de Cordelli dans *Histoire de Juliette*: « Il faut que je lui rende un dernier hommage, avant que ma barbarie en flétrisse les roses » (t. III, 6<sup>e</sup> partie, 10/18, p. 352), ou celui de Saint-Fond: « Ah! si tous les rosiers du jardin de Noirceuil disaient à quelles substances, ils doivent leur beauté » (t. I, 2<sup>e</sup> partie, 10/18, p. 273).

2. *Second manifeste du surréalisme*, Gallimard, « Idées », 1977, p. 148-149.

3. Outre la lecture de ces archives présentes dans le tome II des *Œuvres complètes* de Bataille, le lecteur peut aller voir dans le livre de Michel Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre* (Gallimard, 1992), ce qu'il en écrit dans le chapitre intitulé « Les secrètes mignardises du surréalisme » (p. 171-174). Bataille fait le procès du puritanisme de Breton et considère que l'admiration de celui-ci pour Sade est une supercherie. Il va de soi que la vision de Bataille, même à cette époque, est infiniment plus profonde que celle de Breton. L'intérêt de la lecture de Bataille tient à la mise en évidence de l'irruption chez Sade des « forces excrémentielles », objet d'une véritable anthropologie et hétérologie, ou du moins de leurs premières formulations.

4. Voir le dernier paragraphe de « Suzerain » (*Fureur et mystère*, in *Œuvres complètes*, introduction de Jean Roudaut, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade »,

entretient avec Sade un rapport très personnel, plongé dans le roman familial, lié au fait qu'une de ses parentes était descendante du notaire de Sade, associé à la proximité géographique entre le château de La Coste, Saumane, tant de lieux sadiens, et le pays et l'arrière-pays du poète, L'Isle-sur-la-Sorgue. Il entretient avec Sade un rapport trop mythologique et trop poétique pour que celui-ci ne soit dans son œuvre autre chose qu'un double secret de lui-même, un allié substantiel<sup>1</sup>. On ne peut oublier davantage l'inoubliable *Portrait du marquis de Sade* (1938) de Man Ray, portrait fascinant qui prend irréversiblement la place de toutes les représentations réelles ou imaginaires du grand écrivain.

La génération surréaliste voit globalement dans Sade une figure de l'érotisme, et qui touche, pour reprendre l'expression de Paul Éluard, à « l'imaginaire amoureux<sup>2</sup> ». On joue à Sade, on le simule dans les diverses mises en scène surréalistes, dans l'invention d'un nouveau discours amoureux, un discours sur la femme surréaliste dont le propos a été anticipé par la magnifique formule d'Apollinaire :

« Justine, c'est l'ancienne femme, asservie, misérable, et moins qu'humaine ; Juliette, au contraire, représente la femme nouvelle qu'il entrevoyait, un être dont on n'a pas encore idée, qui se dégage de l'humanité, qui aura des ailes et qui renouvellera l'univers<sup>3</sup>. »

Cette citation dit tout du *jeu* strictement fantasmatique dans lequel le surréalisme se débattrait, dans les mille et un miroirs

1983, p. 261). Voir aussi le poème de Char du *Marteau sans maître*, « Sade, l'amour enfin sauvé de la boue du ciel, cet héritage suffira aux hommes contre la famine », ou encore le très sadique « Célébrer Giacometti » à propos de son modèle, Caroline, in *Le Nu perdu*, *op. cit.*, p. 431.

1. Sur Char et Sade, voir Paul Veyne, *Char en ses poèmes*, Gallimard, 1990, et mon article « René Char, Sade et Saint-Just », *The French Review*, mai 1989, n° 62.

2. Cité par Breton dans l'*Anthologie de l'humour noir*, éd. cit., p. 42. C'est encore « l'amour » qu'Yves Bonnefoy invoque dans *L'Improbable* pour justifier le fait de découvrir en Sade un « sujet orphique » (Mercure de France, 1949, p. 127).

3. « Présentation des œuvres du marquis de Sade », éd. cit., p. 800.

de ses montages de bouts de papier, de ses hypnoses et de ses rêves éveillés... Avec Blanchot, Klossowski, Foucault, Lacan et les autres, tout semble avoir changé: Éros, l'utopie érotique, l'imaginaire plastique issu de Sade, élaboré, rêvé à partir de lui, s'est évaporé. Ne reste plus que le cauchemar sadien, la mort, le supplice, l'Histoire, la destruction de la raison par elle-même... Quelque chose change aussi. Avec les années 50, ce ne sont plus les écrivains, romanciers ou poètes, qui sont au premier plan de la scène sadienne<sup>1</sup>, mais des philosophes, et qui sont, pour la plupart, des «antiphilosophes», selon le terme inauguré par Georges Bataille<sup>2</sup>.

Le «sérieux», dont il sera question, a à voir, sans aucun doute, avec le «réel», le contraire du «cas», du particulier, de l'extravagance, du pathologique, du «divin», toutes ces catégories dans lesquelles on a jusque-là enfermé Sade, pour en faire parfois une figure kitsch, comme l'est restée celle de son compère Sacher-Masoch, au grand désespoir de Gilles Deleuze. Sacher-Masoch, qu'à l'exception précisément de Deleuze on n'a pas vraiment pris au sérieux, et cela peut-être par une cause inhérente au masochisme<sup>3</sup>. Prendre Sade au sérieux signifie tout simplement que

1. N'oublions pas, néanmoins, les œuvres de Guy Debord, *Hurlements en faveur de Sade* (1952), de Peter Weis, *La Persécution et l'assassinat de Jean-Paul Marat représentés par le groupe théâtral de l'hospice de Charenton sous la direction de Monsieur de Sade* (1963), traduit en France en 1965 (Seuil), ou la pièce de Mishima, *Madame de Sade*...

2. Le mot apparaît, par exemple, dans «L'équivoque et la culture, comprendre» (*Venise*, n° 16, septembre 1956, in *Œuvres complètes*, t. XII, Gallimard, 1988, p. 447). Mais le mot est déjà présent sous la plume de Tristan Tzara dans son texte *Monsieur Aa l'Antiphilosophie* (1920) (*Œuvres complètes*, t. II, Flammarion, 1975), auquel Lacan se référera à propos de Louis Althusser (voir notre *Louis Althusser, un sujet sans procès*, Gallimard, coll. «L'Infini», 1999, p. 74).

3. Voir le propos méprisant de Lacan: «Le masochisme, phénomène marginal, a en lui quelque chose de quasi caricatural que les explorations des moralistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ont assez bien dénudé» (*Le Séminaire*, livre VII: *L'Éthique de la psychanalyse*, édition établie et présentée par Jacques-Alain Miller, Seuil, 1986, p. 280).

Sade nous concerne tous, qu'il est notre réel, un réel qu'il convient de regarder en face.

Ainsi notre xx<sup>e</sup> siècle se dessine : c'est essentiellement celui de la Modernité, née au sortir de la Seconde Guerre mondiale et qui s'achève aux confins des années 80. Mais, qu'est-ce qu'un siècle ? Il est rare qu'un siècle dure cent ans. Le nôtre peut sembler scandaleusement bref. Cet amaigrissement radical est un choix qui fait violence à l'histoire quantitative. Les pages qui précèdent attestent que nous ne méconnaissons pas le fond et les détails de l'aventure sadienne pendant la première partie du xx<sup>e</sup> siècle, et dont on a cité les noms les plus importants, d'Apollinaire à Paulhan. Noms sans lesquels l'aventure moderne n'aurait pas été possible. Mais, si nous n'avons consacré que quelques pages au Sade surréaliste ou quelques mots seulement au Sade d'Apollinaire, alors qu'ils mériteraient à eux seuls tout un livre, c'est pour éviter de perdre Sade dans des habits trop grands, trop hétéroclites et trop ravaudés, qui n'auraient pas permis de le saisir dans ce sérieux moderne où se réfléchit, comme dans un miroir obscur, *tout* le xx<sup>e</sup> siècle.

Au panorama exhaustif des lectures de Sade au xx<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, nous avons préféré un gros plan sur une partie privilégiée, faisant l'hypothèse que cette partie valait pour le tout, voire qu'elle était en quelque sorte la mise en abyme de cette totalité, c'est-à-dire le reflet miniature et l'interprétation la plus dense. Tout ce qui a été dit dans la première partie du siècle se retrouve dans la seconde, parfois à l'endroit, parfois à l'envers, mais alors qu'il s'agissait là d'attitudes fragmentaires, parfois velléitaires, souvent confuses ou d'une clarté trop personnelle, notre période confère, à tout ce disparate sadien, une véritable dimension généalogique, une puissance singulière d'engendrement.

Si chacun des penseurs que nous abordons entretient un rapport

1. Ce travail a été fait dans le remarquable livre de Françoise Laugaa-Traut, *Lectures de Sade*, Armand Colin, 1973, et plus récemment dans *Les Vies de Sade* de Michel Delon, Textuel, 2007.

individuel intense avec Sade, ce n'est jamais pour eux une affaire privée. Sade devient le nom par excellence. Celui qui rassemble et qui divise, et, de ce fait, devient généalogique, différentiel fécond grâce auquel la Modernité dessine des configurations nouvelles, inédites et insolites. Produisant par contrecoup une forme de « contre-généalogie », puisque l'histoire de la Modernité, qui se déploie, à partir du nom Sade, ne ressemble guère à sa vulgate stéréotypée qui domine aujourd'hui, mais dessine un paysage subtil, accidenté, complexe, plein d'arrière-pays secrets, d'abîmes et de sommets qu'il nous faut découvrir. Sade est le nom de la *différence* qui caractérise cette période troublante qu'on appelle donc la Modernité, il est l'un des repères majeurs grâce auxquels une autre pensée se déploie.

Ainsi, pour les raisons que l'on vient de dire, doit-on laisser la première partie du siècle au simple rêve d'une présence fantasmagorique et parfois bouleversante de Sade, présence essentiellement poétique. On lit du Sade dans des pages de Proust, et parfois même du Proust dans des pages de Sade comme dans ce paragraphe profondément proustien de *La Nouvelle Justine* qui fait penser aux méditations du Narrateur sur sa grand-mère à propos de l'habitude, de l'amour, de la mort et de la culpabilité dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* et *Du côté de Guermantes* :

« La première fois qu'on se trouve seul après avoir été deux très longtemps, il semble qu'il manque quelque chose à l'existence. Les sots prennent cela pour les effets de l'amour ; ils se trompent. La douleur éprouvée par ce vide n'est que l'effet de l'habitude, qu'une habitude contraire dissipe plus promptement qu'on ne se l'imagine. Le second jour de ma route, je ne pensais déjà plus à Joséphine, ou si son image se représentait à mes yeux, c'était avec des symptômes d'une sorte de plaisir cruel, bien plus voluptueux que ceux de l'amour ou de la délicatesse. "Elle est morte, me disais-je, morte dans d'affreux tourments, et c'est moi qui l'ai livrée." <sup>1</sup> »

1. *La Nouvelle Justine*, t. II, chap. XI, 10/18, p. 7.

Et Sade ne reste-t-il pas profondément proustien dans la phrase suivante où *Sodome et Gomorrhe*, le monde de M. de Charlus font irruption ?

« Cette délicieuse pensée excitait alors de tels mouvements de plaisir en moi, que j'étais souvent obligé de faire arrêter pour enculer mon postillon<sup>1</sup>. »

\*

1947 est l'année fondamentale, et d'une certaine manière fondatrice, du sérieux moderne, par la publication de textes capitaux : Klossowski, Bataille, Blanchot, auxquels on peut ajouter le numéro de la revue *Les Cahiers du Sud* intitulé « Approches de Sade<sup>2</sup> » auquel participent par exemple André Masson et Yvon Belaval<sup>3</sup>, ou encore la très importante anthologie que Maurice Nadeau publie et préface aux Éditions de la Jeune Parque.

*Sade mon prochain*, de Pierre Klossowski, paraît en 1947. Pour Georges Bataille, c'est la publication dans *Critique*<sup>4</sup> du texte sur Sade qui est repris dans *La Littérature et le mal* (1957), et la conférence « Sade et la morale<sup>5</sup> ». Maurice Blanchot publie « À la rencontre de Sade » dans le numéro d'octobre des *Temps modernes*, repris sous le titre « La raison de Sade » dans son *Lautréamont et Sade*, en 1949<sup>6</sup>. 1947, c'est aussi, comme on le verra, l'année de la première publication en Europe du texte fondamental d'Adorno et Horkheimer, « Juliette ou Raison et morale », dans

1. *Ibid.*

2. Il s'agit du numéro 285, 1<sup>er</sup> trimestre 1947.

3. Pour le premier « Note sur l'imagination sadique », pour le second « Sade le tragique », texte qui inspire la préface de Belaval à l'édition de *La Philosophie dans le boudoir*, Gallimard, « Folio », 1976.

4. Numéros d'août-septembre et d'octobre 1947.

5. Elle a lieu le 12 mai 1947 et est publiée sous le titre « Le mal dans le platonisme et le sadisme », dans le tome VII des *Œuvres complètes*.

6. Le livre sera réédité aux Éditions de Minuit en 1963 avec une préface.

*La Dialectique de la raison*<sup>1</sup>. 1947 est une date repère mais profondément flexible. Elle court au-delà d'elle-même dans les rééditions, les reprises, les prolongements, les réfutations ou les autocritiques de tous ces textes princeps.

Hannah Arendt, elle, pas encore absorbée par la banalité du mal qu'elle découvrira chez Eichmann, ne s'affole-t-elle pas de cet engouement français d'après-guerre pour Sade, dans une page des *Origines du totalitarisme*<sup>2</sup> ?

Tout ce corpus est au cœur de la première partie du livre, intitulée « La fondation du sujet sadien ». On aurait pu dire son émergence, tant en effet il s'agit de genèse. Tel est le premier acte. L'homme Sade – et, à plus forte raison, le « divin marquis » – disparaît, ou plutôt se confond avec l'homme sadien, le sujet sadien, le personnage devenu une sorte de monstre conceptuel qu'il s'agit maintenant de penser.

Penser quoi ? La négativité inouïe qui constitue toute son intensité, qui explique le scandale absolu qu'il constitue, et qui délivre, soudain, l'humanité de toutes les mystifications du Bien, qu'elles viennent du Pouvoir conservateur comme de ses fausses oppositions, dont le progressisme de gauche, déjà épinglé par Baudelaire à propos de George Sand, est alors le représentant capital. C'est un Sade d'une ambition inouïe qui surgit. Ambition philosophique, ambition politique, ambition historique, ambition esthétique qu'on retrouve de manière parfois contradictoire, mais

1. Publié en français en 1974 aux Éditions Gallimard, puis dans la collection « Tel ».

2. *Les Origines du totalitarisme*, Gallimard, « Quarto », 2002, p. 643. La première édition du livre date de 1951. Déjà, le très élégant Ernst Jünger, en 1943, à l'occasion de la projection d'un film de Cocteau, notait avec un certain dégoût la fascination des intellectuels français pour Sade (*Journaux de guerre*, t. II : 1939-1948, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 475). Sur la prégnance de Sade chez les intellectuels d'extrême droite français à ce moment-là, voir ce que François Sentein, l'ami de Genet, écrit dans son Journal à propos de Sade : « le saboteur, par l'absurde, de l'esprit jacobin (Justine ou l'anti-Saint-Just) » (1<sup>er</sup> août 1940, *Minutes d'un libertin, 1938-1941*, Le Promeneur, 2000, p. 135).

en fait structurellement très homogène, chez Adorno, Klossowski, Bataille et Blanchot. Sade permet alors d'interroger le surgissement du sujet pervers comme nouveau sujet de l'histoire. Que ce soit négativement chez Adorno qui voit en lui la préfiguration du sujet fasciste, que ce soit positivement chez les autres, et surtout Maurice Blanchot qui prête à Sade, à ce *sujet pervers* introduit dans l'histoire, dans notre histoire, en dépit ou à cause de son enfermement, les plus hauts desseins de l'émancipation humaine, où se joue le sort de celui qu'il appelle « l'homme normal ».

L'Histoire dont il est question est tout à la fois l'histoire réelle, le fascisme allemand, la Révolution française, et une histoire qu'on pourrait dire fantasmagorique, si elle n'était profondément métaphysique, puisque s'y joue en quelque sorte la répétition moderne du drame manichéen, où le Mal – disons la Négativité radicale – a fonction d'Apocalypse, de dévoilement, de destruction, de délivrance.

La deuxième période fondamentale de notre enquête peut tout aussi bien être identifiée, par commodité, à l'aide d'une date, 1961, année de la parution d'*Histoire de la folie* de Michel Foucault, année également de la publication du premier texte de Gilles Deleuze sur Sacher-Masoch dans la revue *Arguments*, et que précède à peine le grand séminaire de Jacques Lacan, en 1959-1960, sur *L'Éthique de la psychanalyse*, où surgit la figure de Sade dont on sait l'importance qu'elle aura par la suite pour lui.

Nous avons intitulé cette deuxième partie « Le dialogue avec le sujet sadien ». C'est bien du fait de son émergence dans les années 50, et de son installation durable dans le paysage intellectuel français, que Sade a pu devenir un interlocuteur.

Dialoguer, c'est déjà se séparer. À l'empathie brûlante des années 50 succède en fait une confrontation. On se mesure à Sade, puisque Sade est la mesure. Mesure qui provoque la production d'énoncés emblématiques de la Modernité, comme si la lubricité de la parole sadienne pouvait inspirer des audaces extrêmes, une sorte de délire neuf de la pensée. Mesure qui provoque aussi la

## **Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement**

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (ORNE)  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2011. N° 103102 (00000)  
*Imprimé en France*

